

SOUS LE REGARD D'HERMES

Suzanne RINGLER
Intérprete indépendante

QUI EST HERMES?

Depuis mémoire d'homme, et en tout cas depuis Babel, il y a toujours eu pluralité des langues et donc il y a toujours eu des interprètes. L'interprète est le médiateur entre deux cultures, entre deux façons d'être homme, c'est-à-dire entre deux langues. L'interprète est un être ambigu qui appartient à deux mondes qui a vécu ici mais aussi là, qui est à la fois membre d'un peuple et étranger à son peuple. C'est un être frontalier qui, comme l'oiseau d'Evtouchenko, ne connaît pas des frontières mais justement pour cela et paradoxalement habite les frontières.

C'est dans les textes d'Hérodote que l'on mentionne les interprètes pour la première fois dans l'histoire. Il s'agit des interprètes des pharaons et des rois de Perse. L'Anabasis de Xenophon et les "hermeneutès" qui les accompagnaient. Le mot "hermeneutès" vient de Hermès, le dieu qui était l'interprète des dieux pour les hommes. *"Hermes transmitted the messages of the gods to the mortals, that is to say, he not only announced them verbatim but acted as an "interpreter" who renders their words intelligible –and meaningful –which may require some point of clarification or other, additional, commentary"*¹.

Dans l'interprétation de Walter F. Otto², que j'aime beaucoup, Hermès, l'interprète des dieux, n'est pas un dieu indoeuropéen, il n'est pas venu avec les tribus sauvages des blonds aux yeux bleus, qui envahirent la civilisation orientale qui occupait les terres qui devinrent après la Grèce. Ces tribus du nord ont trouvé Hermès dans la terre occupée. Il était déjà là. Hermès est un dieu plus ancien. Mais les indoeuropéens finirent par l'assimiler et l'adopter, et il fut fait frère d'Apollon auquel il fit cadeau de la lyre qu'il inventa. C'est-à-dire, Hermès appartient à deux mondes, à deux cultures, à deux civilisations. C'est pour cela qu'il fonctionne comme "intermédiaire", *internuntius*, interprète entre les dieux, qui étaient indoeuropéens, et le bas peuple, qui était au départ le peuple de la civilisation pré-grecque. Mais Hermès ne devint jamais tout à fait un dieu olympien, noble et aristocratique, il resta un dieu ambigu, populaire, familier, quotidien, patron des tous les débrouillards, des

1 Josef Bleicher, *Contemporary Hermeneutics, Hermeneutics as Method, Philosophy and Critique*, Routledge & Kegan Paul, Londres 1980.

2 Walter F. Otto, *Die Goetter Griechenlands*, Frankfurt 1961.

voleurs et des marchands, lui-même voleur, un dieu pratique, débrouillard lui-même, connaissant les chemins d'un pays qui était plus le sien que des indoeuropéens. Dans la Grèce antique, il y avait aux carrefours des chemins des tas de pierre qui indiquaient les directions, on les appelait des "hermaïon". Chaque fois que sur la route vous cherchez votre chemin parmi les écriteaux et les signaux, Hermès est avec vous, il fait son apparition, son "épiphanie". Il apparaît au bord des routes pour aider les égarés, ceux qui cherchent le sens. Or, trouver le chemin n'est pas une opération de la Raison Physique et Textuelle, noble, aristocratique et olympienne, mais de la raison du "bison fûté". C'est ainsi que Hermès, le fûté, accompagne les voyageurs... et les âmes qui vont dans autre monde. Il est alors appelé "psychopompos" dans les textes anciens, guide des âmes qui s'acheminent dans les contrées au-delà de la mort. Hermès, dieu populaire et quotidien. Lorsque le silence se faisait dans la conversation, les grecs disaient "c'est Hérémès qui entre".

L'HISTOIRE DE L'HERMENEUTIQUE.

Hermès parle pour les dieux, il est la bouche des dieux. En grec classique "pro-femi", parler pour l'autre, à sa place, prophète, prophète. Moïse, interprète de Jéhova, se sert d'Aaron, sa bouche pour les hébreux, dont il ne parle pas la langue.

Hermeneutiké, l'art de comprendre et d'expliquer les textes d'Homère et des auteurs anciens, les textes classiques et tout texte, l'art de l'exégèse, de l'interprétation, Ausdeutung. Il faut faire une distinction entre "mantiké" et "hermeneutiké". La "mantiké" est l'art d'interpréter les présages et les augures mais surtout les dires étranges des sybilles et pythonisses. Un des fragments d'Héraklitéos dit: Le seigneur qui habite le "manteïon" à Delphes ne parle pas, ne cache pas, il montre." (*outé léguei, outé kryptei, alla sémainei*). Le "manteïon" était le temple où la sybille "aux lèvres tremblantes" (*maïnoméno stomati*) laissait échapper ses mots "hermétiques" inspirés par le seigneur de Delphes, Apollon. Tandis que l'hermeneutiké est l'art d'interpréter les dires humains des textes. Dans un dialogue où Platon parle de ce qui est ou peut être considéré comme vrai savoir ou vraie science, nous trouvons cette phrase: *ni la mantiké ou art de la divination ni l'hermeneutiké ou art de l'interprétation non plus (ne peuvent être des sciences) car elles savent ce qui a été dit (to legomenon), mais ne savent rien de la vérité des choses*. Nous disons aujourd'hui: l'interprète peut reproduire le sens mais il n'a pas à se prononcer sur la vérité du message. Pour Platon le vrai savoir est le savoir sur la vérité du monde réel. Or, la sybille et l'interprète, selon lui, ne nous disent rien sur ce qui est vrai mais seulement nous parlent de ce que quelqu'un a dit. La logique du XX^e siècle, néanmoins, nous permet d'appliquer aux dires des interprètes le critère du Vrai et de Faux, car toute phrase d'un interprète commence du point de vue logique par une première proposition logique: "Il est vrai que le délégué a dit que..." De ce point de vue, toute phrase d'interprète a une valeur V (vraie) ou F (fausse).

L'HERMENEUTIQUE EUROPEENNE

L'herméneutique ou art de l'interprétation a connu un développement extraordinaire en Europe en tant que l'art de l'exégèse des textes de la Bible. Dans la révolution culturelle introduite par Luther, l'interprétation de la Bible ne doit pas être réservée aux autorités de Rome -qui jusque là en avaient l'exclusivité - elle est un droit de tout croyant. Donc, Luther donna sa propre interprétation de la Bible en la traduisant en allemand à partir des textes hébreux et grecs. Interpréter est comprendre et... traduire, c'est-à-dire "redire", les trois activités n'étant qu'une seule et même activité. La traduction de Luther fut critiquée et il se défendit en écrivant le célèbre "Sendbrief des Dolmetschers" (la mission du traducteur), où il invoque la nécessité de traduire le sens et non pas les mots. Le "legomenon" se trouve dans l'intention de dire, pas dans les mots.

LA CLEF D'OR DE L'INTERPRETATION

La révolution luthérienne fut condamnée par l'Eglise catholique dans le Concile de Trente, en particulier lors de la session du 8 avril 1546. La position catholique était que les Saintes Ecritures, en tant qu'écriture, que mots, n'étaient pas tout à fait compréhensibles sans l'aide de la Tradition, celle-ci étant l'opinion des Pères de l'Eglise telle que conservée et gérée par les autorités de Rome. Il fallait donc démontrer qu'il suffisait de lire les textes... avec des méthodes et des règles de lecture, pour comprendre le sens. Ces règles et ces méthodes "herméneutiques" furent énoncées par Matthias Flacius Illyricus dans son livre *De ratione cognoscendi sacras literas*, aussi appelé *Clavis Scripturae Sacrae* (1567), d'où le nom de clef d'or de l'herméneutique donné à sa doctrine. Flacius accueille dans son système la tradition de la rhétorique classique -l'art de bien parler et de faire de beaux discours- mais telle qu'elle avait été modifiée par Melancthon, le disciple de Descartes, qui fit d'elle l'art de restituer les textes classiques dans leur pureté originale et l'art de les comprendre. Ainsi, le sens de la rhétorique glisse vers l'art -et donc la théorie- de la compréhension qui deviendra le grand thème de l'herméneutique.

La première règle de Flacius est le principe de la totalité, que l'on trouve déjà mentionné comme principe d'interprétation des textes des lois dans le Digeste de Justinien, l'empereur codificateur de Byzance (5^e siècle): "*incivile est, nisi tota lege perspectae, una aliqua particula eius proposita iudicare vel respondere*", il n'appartient pas au droit civil -*incivile est*- de se prononcer, soit en tant que juge -*iudicare*- soit en tant qu'opinion d'avocat -*respondere*-, sur une partie sans avoir regardé le tout de la loi. Le principe de la totalité dit que l'on doit comprendre un texte -ou un discours- en fonction de sa totalité et non pas en fonction de l'une de ses parties. Toute partie doit être comprise selon le tout. Mais pour comprendre le tout, il faut d'abord comprendre les parties... lesquelles sont incompréhensibles sans le tout. Voici le cercle vicieux qu'on appelle le "cercle herméneutique". L'interprète comprend ce que l'orateur veut dire parce qu'il connaît la totalité de la situation dans laquelle se situe le discours et il comprend chaque partie du discours en fonction de cette double totalité, la totalité

de la situatton et la totalité du discours. Selon moi, la totalité du discours est perçue comme l'intention du vouloir dire ou sens intenté par l'orateur.

LA FORCE DU SENS

La deuxième règle de Flacius est justement le principe de l'intentionnalité du sens intenté, qui réapparaît dans l'oeuvre du grand philologue français Emile Benveniste et dans la philosophie du langage de John Searle. Pour cerner ce principe, Flavius emploie trois mots latins, *scopus, finis, intentio*: "... *ut primum scopum, finem aut intentionem totius eius scripti... notum habeas*". Le principe du "sens" ou force de l'intention est déjà énoncé par la rhétorique classique et dans le Digeste: "*scire leges non hoc verba earum tenere sed vim et potestatem*", connaître les lois -nous dirions aujourd'hui "comprendre"- n'est pas "tenir ses mots" mais sa force (vis et potestatem).

PENETRER LE VOULOIR DIRE DE L'ORATEUR

Parmi les successeurs de Flacius, il faudrait citer Johann Jacob Rambach, dont les "*Institutiones hermeneuticae sacrae*", de 1723, introduisent la notion de l'état d'âme dans l'herméneutique. L'interprète, selon Rambach, devrait se plonger dans le vouloir dire de l'orateur ou de l'auteur dans un élan d'identification psychologique. Ce thème est développé par Hermann Francke avec sa théorie de "l'affectus". "*omni, quem homines proferunt sermoni, ex ipsa anime destinatione unde is procedit, affectus inest*". Tout discours (sermo) proféré par l'homme est habité par un "affectus" qui vient de l'âme même de laquelle il (le discours) émane. Cette âme du discours, qui est immédiatement présente dans la parole orale, reste cachée dans le texte *-propter defectum vivae vocis-* et l'interprète de textes doit la faire rejaillir en surmontant la distance et l'étrangéité qui le sépare du vouloir dire de l'auteur.

Le psychologisme herméneutique fut développé par le grand représentant de l'herméneutique romantique, Schleiermacher, avec son concept de la *Einfühlung*. Ce concept a été critiqué de nos jours, en particulier par Gadamer, le disciple de Heidegger. On parle aussi de l'interprétation psychologique dans les conversations des interprètes de conférence. Peut-on parler d'une pénétration "psychologique" des intentions de dire de l'orateur? Ou bien d'un phénomène d'identification selon lequel l'interprète devient la personne de l'orateur? Gadamer reproche à Schleiermacher le péché de "psychologisme" mais peut-être Gadamer a oublié que le psychisme romantique n'est pas "psychique" dans le sens moderne du mot mais dans le sens romantique où il est plutôt... l'esprit.

Pénétrer les intentions de dire de l'orateur n'est pas ressentir ses états psychologiques ou états d'âme mais ressentir ce qu'il ressent lorsqu'il sent le sens, c'est-à-dire reconstruire et reproduire sa production de sens. Ou bien, si vous préférez, comprendre sa logique, se placer dans le point de vue de son raisonnement,

comprendre pourquoi il dit ce qu'il dit, de quel ensemble des circonstances jaillit son vouloir dire. Et dans ce sens, s'identifier à son vouloir dire, l'assumer et le re-vivre lorsqu'on parle dans une autre langue pour re-dire ce qu'il a dit. L'identification est un phénomène réel vécu comme tel par des collègues qui en parlent et qui se manifeste dans le "je" de l'interprète qui est le "je" de l'orateur.

LE TOURNANT HERMENEUTIQUE DE LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Spinoza dédie le septième chapitre de son *Tractatus theologicus-politicus* à l'herméneutique utilisant pour la première fois dans l'histoire de l'herméneutique le concept de "situation" (contexte). Il s'agit de la situation historique du texte et de son auteur.

Plus important encore: Spinoza veut construire une base scientifique sûre pour l'herméneutique de telle façon que les sciences qui utilisent l'interprétation comme méthode, l'histoire, par exemple, puissent avoir la même dignité que les sciences de la nature, ce qui est une anticipation du projet de Wilhelm Dilthey, lequel, se situant à la fin du développement de l'histoire de l'herméneutique européenne, et développant les idées herméneutiques de Schleiermacher, voulut donner une base aux sciences sociales.

C'est ainsi que l'herméneutique entre dans sa phase contemporaine, où elle devient, avec Dilthey, Heidegger et Gadamer, le problème essentiel de la philosophie. Non pas en tant que méthode des sciences sociales mais en tant que le premier principe de la philosophie et de toutes les sciences, naturelles et sociales. Car tout ce que les hommes pensent surgit de leur vie quotidienne, de leur façon de vivre, de leur vécu social, lequel plonge ses racines dans l'oralité quotidienne du langage oral, qui est le milieu de travail de l'interprète. C'est dans la logique du parler oral que se trouve le secret de toute pensée, de tout sentiment, de l'esprit, de l'imaginaire.

La Raison, la célèbre Raison des philosophes, est un produit de la Raison Orale, de la façon de penser typique de l'oralité de la parole orale qui, est ô combien différente de la façon de penser de la parole écrite ou texte. L'abîme qui sépare l'oralité de la textualité, le Discours du Texte se révèle avec éclat dans la différence entre l'interprétation, parfois appelée aussi traduction orale, et la traduction écrite.

Les études sur la traduction sont encore dominées par des linguistes qui n'ont pas une expérience directe, un vécu, d'aucune sorte de traduction mais qui pensent toujours à la traduction de textes et au texte. Même des études faites par des traducteurs de textes ignorent totalement l'existence du Discours, c'est-à-dire l'existence de l'oralité.

LA RAISON ORALE OU RAISON HERMENEUTIQUE

Hermès n'est donc pas olympien: les dieux olympiens sont des êtres rationnels qui ont renoncé à la magie, typique des religions "orientales". Hermès reste magicien, son chapeau magique le rend *invisible*... destin de tout interprète qui, n'assumant pas ses mots, reste secondaire, invisible, "latéral" au drame du discours. Hermès a sa baguette magique, ses chaussures ailées. Donc, l'intelligence de Hermès n'est pas la Raison Olympienne, l'intellecte noble des sciences, mais le savoir pratique de celui qui retrouve le sens des chemins et des dire. Il est le patron des débrouillards et le dieu de la débrouillardise, c'est-à-dire de la raison qui fonctionne dans le langage oral, quotidien... considéré par la philosophie herméneutique comme base, fondement et origine de toute pensée, de toute raison, même l'olmpyienne. Formidable renversement de la pensée, Hermès, patron des interprètes ou la raison de l'oralité, est devenu plus intéressant, plus ancien, que son illustre frère Apollon.

LES INTERPRETES DANS LE NOUVEAU MONDE ET LE NOUVEAU MONDE DES INTERPRETES

Le premier interprète du Nouveau Monde connu de l'histoire est l'espagnol Cristóbal Rodríguez, dit "La Lengua". (Dans l'espagnol de l'époque on disait "los lenguas" pour les interprètes). Cristóbal Rodríguez est probablement allé aux "Indes" dans l'un des premiers voyages de Colomb et il a dû rester dans l'île favorite de celui-ci, l'Hispaniola ou Espagnole, aujourd'hui Saint-Domingue, car lorsqu'il apparaîtrait dans l'histoire, il a vécu longtemps avec le peuple "taïno" dont il connaît la culture et la langue... ce qui lui permet de faire l'interprète entre les espagnols et les "taïnos", mais aussi d'être le premier défenseur des Indiens contre la cruauté des espagnols de l'époque... bien avant le dominicain Bartolomé de las Casas, qui est le défenseur attitré des populations américaines.

Nous voyons dans le cas du premier interprète d'Amérique les ingrédients essentiels de l'interprète: avoir vécu dans cet autre pays, avoir assimilé sa culture, ses valeurs, avoir réalisé une sorte de transformation culturelle jusqu'au point de se sentir comme l'un d'eux et en conséquence d'être prêt à le défendre, à l'expliquer aux autres.

LA MALINCHE

Mais l'interprète le plus connu parmi ceux de la première époque est Doña Marina, la Malinche. Voici ce que Tzvetan Todorov dit d'elle³: *"Le deuxième personnage essentiel dans cette conquête de l'information est une femme, que les Indiens appellent Malintzin et les Espagnols, doña Marina, sans qu'on sache lequel de ces deux noms est une déformation de l'autre; la forme la plus fréquemment donnée à ce nom est la Malinche. Elle est offerte en cadeau aux Espagnols au cours d'une des premières*

3 Dans *"La conquête de l'Amérique, La Question de l'Autre"* (Seuil, Paris, 1982).

rencontres. Sa langue maternelle est la nahuatl, la langue des Aztèques; mais elle a été vendue comme esclave chez les Mayas, et possède aussi leur langue. Il y a donc au début une chaîne assez longue: Cortés parle à Aguilar (son premier interprète), qui traduit ce qu'il dit à la Malinche, qui à son tour s'adresse à l'interlocuteur aztèque. Ses dons pour les langues sont évidents, et peu de temps après, elle apprend l'espagnol, ce qui augmente encore son utilité. On peut imaginer qu'elle a gardé une certaine rancune envers son peuple d'origine, ou envers certains de ses représentants; toujours est-il qu'elle choisit résolument le camp des conquistadores. En effet, elle ne se contente pas de traduire; il est évident qu'elle adopte aussi les valeurs des Espagnols, et contribue de toutes ses forces à la réalisation de leurs objectifs. D'un côté, elle opère une sorte de conversion culturelle, interprétant pour Cortés non seulement les mots mais aussi les comportements; de l'autre, elle sait prendre l'initiative quand il le faut, et adresse à Moctezuma des paroles appropriés (notamment dans la scène de son arrestation), sans que Cortés les ait prononcées auparavant.

Tous s'accordent à reconnaître l'importance du rôle de la Malinche. Cortés la considère comme un allié indispensable, et cela se voit bien à la place qu'il accorde à leur intimité physique. Alors qu'il l'avait "offerte" à l'un de ses lieutenants aussitôt après l'avoir "reçue", et que, après la reddition de Mexico, il la maria à un autre conquistador, la Malinche sera sa maîtresse pendant la phase décisive, depuis le départ vers Mexico jusqu'à la chute de la capitale aztèque... Mais même après la chute de Mexico nous la voyons toujours aussi appréciée: "Cortés ne pouvait traiter sans elle aucune affaire avec les indiens". (Bernal Diaz). Ces derniers aussi voient en elle beaucoup plus qu'un interprète; tous les récits la mentionnent fréquemment, et elle est présente dans toutes les images. Celle qui illustre dans le Codex Florentin la première rencontre de Cortés et Moctezuma est bien caractéristique à cet égard: les deux chefs militaires occupent les marges de l'image, dominée par le personnage central de la Malinche... Les Mexicains d'après l'indépendance ont, en général, méprisé et blâmé la Malinche, devenue une incarnation de la trahison des valeurs autochtones, de la soumission servile à la culture et au pouvoir européens. Il est vrai que la conquête du Mexique eût été impossible sans elle (ou quelqu'un d'autre jouant le même rôle), qu'elle est donc responsable de ce qui s'est produit. Je la vois pour ma part sous un tout autre jour: elle est d'abord le premier exemple, et par là même le symbole, du métissage des cultures; elle annonce par là l'Etat moderne du Mexique, et, au-delà, notre état présent à tous, puisque, à défaut d'être toujours bilingues, nous sommes inévitablement bi- ou triculturels".

Ces mots de Todorov révèlent, sans le vouloir, des éléments essentiels de toute théorie de l'interprétation: nous y retrouvons la "conversion culturelle", l'appartenance à plusieurs façons d'être homme, tels que révélés directement par la bi-culturalité de la Malinche mais aussi indirectement par le fait qu'elle, comme tout interprète, ne traduit pas les mots mais quelque chose de plus: elle prend l'initiative pour faciliter la compréhension. Leitmotif: "les mots et le sens". Il me semble évident que ces considérations ont des conséquences pratiques qui sautent aux... oreilles.

LES INTERPRÈTES FRANÇAIS AU CANADA

Notre collègue traducteur du Canada, Jean Delisle, théoricien de la traduction, a consacré un article aux "Pionniers de l'interprétation au Canada" dans un numéro spécial de META dédié à l'histoire de la traduction dans ce pays bilingue⁴, dans lequel il nous parle des premiers interprètes français, deux Iroquois, Dom Agaya et Taignoagny. Cartier les ramène en France où ils débarquent le 5 septembre 1534 pour y apprendre le français. *"Cartier les destinait au métier d'interprète. Il avait compris la nécessité de disposer de truchements pour les langues du pays, si rocailleuses pour une oreille européenne..."*. Soixante ans plus tard, Samuel de Champlain, surnommé le père de la Nouvelle-France, mit en oeuvre un plan pour former des interprètes qui furent aussi agents commerciaux, diplomates, guides et explorateurs.

Et le premier fut Etienne Brûlé qui, arrivé au Canada l'année de la fondation de Québec, *"très tôt ressent un vif attrait pour la vie sauvage et aventureuse"*. Champlain l'envoya séjourner chez les Algonquins durant l'hiver de 1610-1611. Il revient au printemps suivant *"habillé à la sauvage, qui se loua du traitement de ceux-ci"*, écrit Champlain. Et Delisle d'ajouter: *"Nous sommes le 13 juin 1611 et un personnage nouveau apparaît en Nouvelle-France: l'interprète-résident"*. Voici ce que Delisle dit de lui: *"Connu surtout comme truchement de la langue huronne; Brûlé servit d'intermédiaire à Champlain à l'occasion des cérémonies d'alliance ou d'expéditions de guerre. Il aurait aussi participé à la rédaction du dictionnaire de la langue huronne du Frère Gabriel Sagard. Plus que tout autre interprète, Brûlé fut profondément "transformé" par ses contacts de tous les jours avec les Indiens. Adoptant intégralement leur mode de vie, il en vint à abandonner la civilisation européenne et à renier ses origines. En s'identifiant aux indigènes, les interprètes qui, à l'instar de Brûlé, s'indianisaient, ont largement contribué à atténuer le choc culturel produit par la rencontre de l'homme de la Renaissance et de l'homme de l'âge néolithique. Ils établissaient un pont entre deux groupes qui n'étaient pas vraiment "contemporains"*.

LA REPUBLIQUE UNIVERSELLE

Le thème de la transculturalité de l'interprète n'est pas mince. Doit-on considérer que toute culture est une espèce de prison et que seul est libre celui qui, en apprenant à vivre d'une autre façon, s'échappe à l'emprise d'une seule? En plus, il s'agit d'un sujet d'importance primordiale pour le monde pluriculturel d'aujourd'hui qui a besoin des hommes et des femmes qui, dépassant l'esprit nationaliste, deviennent des citoyens de la République universelle dont parlait Victor Hugo:

O République universelle,
Tu n'es encor qu'une étincelle,
Demain tu seras le soleil.

Ou bien ceci: est-ce qu'en dépassant le monoculturalisme du fait de vivre dans plusieurs langues ne devient-on pas citoyen d'une nouvelle culture qui est en train de

4 META, Vol.22, N° 1, mars 1977.

se créer? En d'autres mots: le dépassement d'une culture est la porte d'une nouvelle culture. Qui existe déjà. Elle s'appela un jour le Nouveau Monde. Aujourd'hui, elle s'appelle le Tiers Monde.

L'HOMME DOUBLE

Le deuxième interprète canadien est Jean Nicolet. *"Originaire de Cherbourg, Jean Nicolet peut être considéré comme l'interprète le plus représentatif du régime français... Chez les Népissingues où il a vécu pendant quinze ans, il logeait dans sa propre cabane... Ces dures conditions de vie n'empêchèrent pas Nicolet d'assimiler la langue des Algonquins et celle des Hurons pendant ses deux premières années de séjour en milieu indigène. Il ne tarda pas non plus à mériter toute la confiance de ses frères d'adoption. Il sut d'ailleurs si bien gagner leur amitié et leur admiration qu'il fut nommé au Grand Conseil de la redoutable nation des Népissingues et mérita le surnom d'Achérra c'est-à-dire "homme double".*

Il y eut les autres: les Normands Nicolas Marsolet et François Marguerie, originaires de Rouen, les frères Jean et Thomas Godefroy, de Lintot, Jacques Hertel, de Fécamp ainsi que le parisien Jean-Paul Godefroy, qui fut matelot avant d'être interprète. Et Olivier Letardiff et Nicolas Vignau et Jean Manet et Jean Richer. La liste est longue. *"Régulièrement des jeunes gens s'enfonçaient dans les bois pour faire l'apprentissage du métier de truchement. Qui ne connaît Pierre Boucher, Charles Le Moyne et Guillaume Couture, trois éminents interprètes qui ont acquis une réputation enviable à plus d'un titre dans la colonie".*

PAS DE LANGUE SANS CULTURE, PAS DE CULTURE SANS VIE QUOTIDIENNE

"Dès leur arrivée dans une tribu, les interprètes adoptaient intégralement le mode de vie de leurs hôtes et ne tardaient pas à participer aux festins, danses et rites de sorcellerie qui se mêlaient aux actes de la vie quotidienne des indiens. Vivre dans une tribu nomade constituait une des expériences les plus pénibles qui soient pour un Européen. Excellente école pour faire l'apprentissage d'une langue, la vie en milieu indigène comportait de nombreux désagréments. Comme leurs hôtes, les jeunes Français vivaient dans des wigwams ou des maisons communes - quand ils ne logeaient pas à l'enseigne des étoiles".

LE TIERS MONDE QUI EST L'UN ET L'AUTRE

Ce monde, comme le monde d'aujourd'hui, ne pouvait pas fonctionner sans les interprètes. *"Les marchands, écrit Bacqueville de la Potherie, auraient pour 100.000 escudos de marchandises qui'ils ne pourraient vendre une livre de tabac sans le secours*

de leurs interprètes". Sans parler des interprètes des tribunaux. "A Montréal, les tribunaux faisaient fréquemment appel à des interprètes, comme c'est le cas de nos jours encore. Il y avait dans cette ville des interprètes pour toutes les langues indiennes et d'autres pour l'anglais et le hollandais, langues des marchands des colonies du sud. Au nombre de ces interprètes, on peut citer les noms de Jean Quenet, Pierre Couc dit LaFleur, René Cuillerier dit Léveillé, André David, Jean Legras, Françoise Goupil (une des rares femmes avec Elisabeth Couc à avoir exercé le métier d'interprète sous le régime français), Robert Poitiers du Buisson, Louis-Hector Piot de Langloiserie et Louis Daveluy dit Larose". Ainsi que les interprètes militaires... qui "faisaient partie des troupes régulières et occupaient souvent un poste de commandement dans un fort éloigné. Parmi les plus célèbres, mentionnons Paul Le Moyne de Maricourt, Joseph Godéfray de Vieuxpont, François Hértel, Jesn-Paul Legardeur. Enfin, l'armée du marquis du Montcalm comptait en 1757 plus de 1700 indiens de tribus différentes et dix interprètes qui traduisaient les discours à tour de rôle. Ces interprètes informaient aussi le marquis des doléances et exigences des indigènes".

PARLER UNE LANGUE ET CONNAITRE UNE LANGUE

Les interprètes "parlent" des langues pour avoir vécu dans les pays et vivre est parler par oral, parfois aussi par écrit. La vie est la Parole et... la Parole est la Vie. Cela implique une connaissance pratique, vécue, orale, qui n'est pas du tout la même chose qu'avoir une connaissance intellectuelle de la grammaire et des textes littéraires. Celle-ci, toute artificielle qu'elle est, peut être apprise dans des livres sans quitter le pays d'origine. L'autre connaissance, pratique, *hermétique* plus qu'*apollinienne*, ne peut être acquise que dans et par le vécu, ce qui veut dire l'oralité quotidienne, laquelle est inséparable des ces "actes de la vie quotidienne" dont Delisle nous parle.

L'ARGOT ET SON MILIEU, LA LANGUE ET SES MONDES

Les linguistes qui étudient l'argot commencent par nous dire, ô la grande découverte, que l'argot est inséparable du "milieu", de son "milieu", sans se rendre compte que ceci s'applique, non seulement à l'argot mais à toute langue. La langue en abstrait n'existe que dans la fantaisie des linguistes ou des dictionnaires ou des politiciens qui imposent la langue de la capitale aux provinces. Les langues, c'est toujours des miriades des sociolectes, y compris les *Fachsprachen* des spécialistes. Et chaque sociolecte a son "milieu", c'est-à-dire son monde, sa culture. Lorsque nous parlons de la transculturalité qui est inhérente aux interprètes, nous voulons dire aussi la capacité de pénétrer dans les "milieux" des sociolectes. C'est-à-dire la capacité, par exemple, de pénétrer dans la microculture des médecins, des avocats, des experts fiscaux, des entrepreneurs, des parlementaires, etc., parfois en faisant un effort herméneutique, qui est appelé "préparation d'une conférence" dans le sociolecte de la profession, parfois d'une façon intuitive, immédiate, instantanée. La préparation d'une conférence, soit dit en passant, ne doit pas consister uniquement à apprendre une série

de mots -bien que souvent ceci soit inévitable- mais à "vivre dans une tribu", la tribu des médecins, par exemple. Y vivre veut dire non seulement apprendre leurs mots mais surtout leurs "choses", les référents de ces mots et de ces expressions, parfois des "choses" mais la plùpart du temps des pratiques sociales, de façons de faire, des "idées" ou représentations mentales et des façons de penser et de dire, ce qui au fond est la même chose. Beaucoup de responsables de la formation d'interprètes préfèrent avoir comme candidats, non pas des linguistes ni des philologues, mais plutôt des avocats, des économistes, des médecins... car ces candidats viennent d'une tribu, non pas d'une grammaire.

Cette connaissance vécue, orale, pratique, des "milieux", accompagnée d'un manque d'intérêt pour les grammaires, est constatée par Delisle chez les interprètes canadiens des temps héroïques. *"Pour nous renseigner sur les caractéristiques des langues indigènes, leurs difficultés et les peines qui accompagnaient leur étude, il ne faut pas compter sur les indiens, qui ne connaissaient pas l'écriture fondée sur un alphabet, ni sur les interprètes, indifférents à l'étude systématique des langues. Hommes essentiellement pratiques, certains d'entre eux répugnaient même à communiquer leur connaissance des dialectes"*. Rappel: la raison d'Hermès est une raison pratique. Mais pratique n'a pas ici un sens péjoratif, il s'agit d'une connaissance de la vie plutôt que d'une connaissance des livres. Cette connaissance de la vie, du monde tel qu'il est, peut être aussi "intelligente" et théorique que les connaissances dites intellectuelles, mais elle s'exerce sur un autre objet. Et d'une autre façon. Ces interprètes canadiens, comme beaucoup d'interprètes, ne voulaient pas écrire des grammaires ni des dictionnaires, ils étaient des diplomates, des marchands, des explorateurs, ils préféraient les affaires aux grammaires, le sens aux mots.

Ce qui est curieux, c'est que les affaires n'existent pas sans les grammaires, tout comme le sens n'existe pas sans les mots, mais on peut se concentrer sur un aspect de la réalité plutôt que sur un autre. Il y a des gens qui étudient la natation et d'autres qui nagent. Il faut remarquer que cette raison pratique, hermétique, est toujours associée au mystère de l'oralité. Apollon écrit sur la linguistique du texte, Hermès parle de la théorie de la traduction. A bon entendeur, salut.

LES INTERPRETES DU XXÈ SIECLE

Les interprètes du XXè siècle, héritiers d'une profession millénaire, ont vécu une transformation importante de leur pratique professionnelle qui, pourtant, n'affecte pas ses traits caractéristiques: –la transculturalité– sous ses deux formes: tout d'abord, comme ses prédécesseurs des siècles écoulés, les interprètes de XXè siècle appartiennent à plus d'une culture; à plus d'une nation, à plus d'une langue, et deuxièmement, ils sont capables de comprendre des mondes professionnels, des mentalités différentes, capables d'adopter d'autres modes de vivre, capables de comprendre des orateurs de tout genre, représentant tous les secteurs de la vie humaine,

– la "latéralité" –comme toujours, les interprètes du XX^e siècle, apparaissent comme la tierce personne –médiateur– entre deux interlocuteurs, l'orateur et le délégué; l'interprète, laissant sa propre personne et ses propres opinions au vestiaire, s'identifie successivement à l'un et à l'autre pour reprendre leurs dires sans les assumer. Le fait de cacher sa personne pour s'identifier à autrui et le fait de ne pas assumer ce qu'il dit, expliquent le côté humble, secondaire, "latéral" qui a toujours accompagné la profession, ce qui n'empêche pas les interprètes d'exercer parfois une influence déterminante sur le processus de compréhension dont ils sont les vecteurs. Cette humilité constitutive de la profession cache le fait que pour pouvoir reproduire le sens il faut que l'interprète comprenne ce qui est en jeu, mais cette compréhension du sens –même si elle n'est pas nécessairement une compréhension de la vérité ni de la valeur de ce qui est dit– est voilée par le fait que l'interprète n'assume pas le dit. Ce n'est pas lui qui parle, donc il existe socialement beaucoup moins que les deux interlocuteurs principaux.

– l'oralité –comme toujours, les interprètes du XX^e siècle vivent et travaillent dans l'oralité du langage, dans la parole orale, donc dans le milieu de la raison herméneutique, pragmatique, pratique, préférant toujours les affaires aux grammaires. Comme toujours, les traducteurs écrivent, les interprètes parlent. Comme toujours, l'oeuvre des interprètes, comme celle des acteurs de théâtre, est éphémère.

L'ANONYMITE

Le grand changement apporté par la révolution simultanée est le fait que les interprètes sont engagés en équipe et par des intermédiaires, non pas par leurs clients, les délégués. L'interprète perd ainsi le contact direct avec son client, celui-ci devenant une pluralité anonyme. Cette anonymité des clients, transformés en délégués, est aussi l'anonymat des interprètes. Comparez avec la relation du client avec son médecin ou son avocat. Le client choisit personnellement et individuellement ce dentiste ou cet avocat et pas un autre, et ceci en se basant sur des recommandations. Leur relation est personnelle, individuelle, directe. Le client de l'interprète -lorsqu'il s'appelle "délégué"- ne choisit pas son ou ses interprètes, -ils sont choisis plutôt par les instances qui constituent les équipes. Les délégués ne peuvent pas non plus ni décider qu'il veulent cet interprète pour la prochaine fois, s'ils sont satisfaits de ses services, ni décider de ne plus avoir à l'écouter, s'ils ne le sont pas. Cette anonymité où absence de relation directe -qu'on pourrait appeler aussi collectivisation de la prestation -et qu'il ne faut pas confondre avec la "latéralité"- établit une différence avec les professions libérales. Est-elle insurmontable? Est-ce que les délégués n'ont pas le droit de choisir les interprètes qu'ils préfèrent comme ils choisissent leur dentiste ou leur expert fiscal?

LA CONFERENCE INTERNATIONALE

Ce qui a changé dans la pratique professionnelle est la scène sociale sur laquelle l'interprète joue son rôle de médiateur. Le monde s'est à la fois rétréci et amplifié, comme une peau de chagrin qui en devenant plus petite a embrassé toute la planète. Avant le XX^e siècle, les hommes des pays différents se rencontraient rarement et en petit nombre, aujourd'hui, ils se rencontrent souvent et en grandes quantités. Nous vivons dans une civilisation planétaire qui est à la fois une et multiple. Malgré la diversité des cultures (et donc des langues) que les différents passés de l'humanité déversent sur le présent, il y a une unité indéniable. Malgré cette unité, la pluralité culturelle est un fait. Cette société planétaire vit, comme toute société, de la communication quotidienne orale qui se déroule dans ce rite social qu'est la "conférence internationale", parfois appelée "congrès", dont les personnages clés, malgré leur humble latéralité, sont les interprètes de conférence.

On peut faire l'histoire de ce développement. Les chapitres essentiels seraient: d'abord la Société des Nations dont le nom même était significatif d'une nouvelle époque de l'histoire. L'interprète officiant était appelé "interprète parlementaire". C'était le règne de l'interprétation consécutive. Ces noms sont encore frais dans le souvenir: le grand orientaliste Jean Herbert, Antoine Velleman, Robert Confino, les frères André et Georges Kaminker ainsi que Georges Mathieu, pour le français, Evans et Lloyd, pour l'anglais⁵. Et puis il y eut le procès de Nuremberg (1945-46) qui a inauguré officiellement dans l'histoire le règne de la simultanée.

LES STRUCTURES DE LA CONFERENCE INTERNATIONALE

Mais en plus de l'histoire de la conférence internationale, il faudrait faire la sociologie de cette créature sui generis, analyser ses structures, ses façons de fonctionner. Il s'agit d'une manifestation de l'oralité du langage. La conférence internationale est polydialogique et très structurée: les comportements sociaux et discoursifs sont réglés par des règlements parfois explicites, imprimés. Ces structures sociales et dialogiques -qui restent à étudier- font partie avec les connaissances thématiques, de la situation immédiate des discours, dont le sens est re-produit par l'interprète dans son discours d'interprète, et donc des variables qui conditionnent sa compréhension.

LA SIMULTANÉE ET LE PROCES DE NUREMBERG

Le livre de Chernov, que nous venons de citer, nous rappelle les dates: 1926, IBM reçoit un brevet d'équipement pour traduction simultanée au nom de Gordon Finlay.

5 Je prends ces données du livre de notre collègue Chernov, "*Teoria i praktika sinkhronavo piriboda*", Moscou 1978.

En 1928, une espèce de simultanée est utilisée au VI^e congrès du Komintern, en Union Soviétique. Des cabines sont utilisées en 1933 dans une autre réunion du Komintern. Le XV^e Congrès de physiologie à Leningrad (1938) est interprété simultanément en français, anglais et allemand. Mais la simultanée ne devint une forme professionnelle d'interprétation qu'à partir du procès de Nuremberg. Voici ce qui en disent Ann et John Tusa dans leur livre "The Nuremberg Trial" (Macmillan, 1983): *"What outsiders noticed and marvelled at was the vital cog in the machinery -- the simultaneous translation system. It was truly simultaneous. As long as speakers maintained a steady hundred words a minute, the translators in their glass booths could provide an almost current version of the trial in any language. Given documents in advance, so that there was time to prepare, the translators could be synchronized even more exactly with the speakers. It was an extraordinary achievement and it staggered all visitors to Nuremberg. The art of simultaneous translation was virtually unknown at the time. Of the teams of interpreters at Nuremberg possibly only two members -- Haakon Chevalier and Eduard Roditi -- had ever practised it before on the new IBM equipment. The others had had scarcely any time to learn: the equipment went astray and only turned up five days before the start of the trial. This allowed merely five days of rehearsal: reading documents to each other to see if it was going to be possible to talk in one language while listening through headphones to the court proceedings in another. Colonel Dostert, the head of the translation section, had grouped his simultaneous translators into three teams of twelve: one team had to sit in court and work a shift of one and a half hours; another to sit in a separate room, relatively relaxed, but still wearing headphones and following the proceedings closely so as to ensure continuity and standard vocabulary when they took over; the third having a well-earned day off. The work was exacting. It needed great linguistic skill and total concentration. For many of those involved the subject matter imposed a further emotional strain. Working conditions were uncomfortable: the translators were cramped in their booths, even hotter than others in the courtroom. They spoke through a lip microphone to try to dampen their sound (the booth was not enclosed at the top) but not even the use of the microphone nor the huge headphones they wore could deaden the noise made by their colleagues. As they worked they had to fight the distractions of other versions and other languages. Colonel Dostert was a hard task master -- woe betide anyone he found in the rest room without headphones. He imposed high linguistic standards; everyone had to acquire the jargon and technical terms required by the evidence. But Dostert was universally respected. Though he demanded more than most people would have believed they could give, he always estimated exactly how much strain they could bear. The efficiency and accuracy of the translations owed everything to his planning and expectations. Accuracy was essential both to avoid confusion in court and to provide an impeccable record of the trial. Each team had three monitors and a chief interpreter attached to supervise its version: The monitor sat outside the booth, maintaining the flow of documents to the translators and controlling the speed of speakers with the red and yellow buttons..."*

LE TRIOMPHE DE LA SIMULTANEE

Mais le succès de Nuremberg n'amena pas sans plus l'usage de la simultanée. Son démarrage après Nuremberg est lent. Il semblerait que le Colonel Dostert fit plusieurs démonstrations publiques aux Etats-Unis, y compris les Nations Unies, mais pendant quelques années encore, les Nations Unies continuèrent à employer l'interprétation consécutive, surtout au Conseil de Sécurité. Ce n'est que dans les années 50 que l'interprétation simultanée devint chose courante aux Nations Unies de New York et il semblerait que les interprètes de la cabine anglaise qui travaillaient au dit Conseil, dont le discours était retransmis par radio, devinrent des célébrités nationales.